

Henri Goetz, un Américain à Nice

Henri Goetz fait partie, avec Peggy Guggenheim, Mary Jayne Gold, Varian Fry, de ces rares Américains qui participèrent à la vie artistique de la Côte d'Azur pendant la Seconde Guerre mondiale. Né à New York, en 1909, dans une famille d'origine alsacienne par son grand-père, il étudie au Massachusetts Institut of Technology, pour préparer une carrière d'ingénieur électricien. Parallèlement, il suit des cours de dessin et d'histoire de l'art. En juillet 1930, il s'installe à Paris, où il fréquente plusieurs académies : Colarossi, la Grande Chaumière et Julian. Il pratique beaucoup l'aquarelle, le pastel et la gravure au carborundum. D'abord influencé par le cubisme et le surréalisme, en particulier par Miro, Braque, Picasso, Goetz développe ensuite une intense activité de graveur. En 1935, il fait la connaissance de Christine Boomeester, jeune peintre hollandaise, qu'il épouse à l'automne de la même année.

En juin 1940, alors que beaucoup de leurs amis quittent Paris, les Goetz, ressortissants d'une nation non belligérante, souhaitent demeurer dans la capitale. Leur départ est pourtant précipité en raison d'une dénonciation par un poète surréaliste tchèque rencontré chez Benjamin Péret. Arrêté par les Allemands, celui-ci livre l'existence d'un petit groupe clandestin auquel appartient, en sa qualité d'auteur de faux papiers, Henri Goetz. Avec Christian Dotremont, un jeune poète belge que les Goetz héberge, et le peintre Ubac, Goetz a effectivement fondé peu avant *La Main à plume*, une publication surréaliste. Dans leur petite imprimerie, ils composent des tracts qu'ils distribuent et déposent dans les cafés ou sur les bancs des églises, ainsi que des faux papiers destinés à des Juifs ou à des résistants.

Pendant la guerre, Henri Goetz est en fuite permanente pour échapper à la Gestapo, les Américains étant entrés en guerre le 7 décembre 1941. Bien qu'étranger réfugié et pourchassé, il ne cesse de rechercher le contact avec les artistes présents dans la région. Il rencontre Magnelli, Arp, Sophie Taeuber-Arp et Sonia Delaunay à Grasse, Nicolas de Staël et Victor Bauer à Nice, Pierre Bonnard au Cannet, Francis Picabia à Golfe-Juan, l'amateur d'art René Laporte et sa femme à Antibes, Germaine Everling-Picabia à Cannes. En 1941, de retour à Paris, Henri Goetz et sa femme hébergent le jeune poète belge Christian Dotremont, dans leur atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs. C'est également pendant les dernières semaines qui précèdent leur départ sur la Côte d'Azur que Goetz et Christine illustrent de lithographies la plaquette de Georges Hugnet, *La Femme facile*, éditée par Jeanne Bucher, en mars 1942. Leur séjour sur la Côte est difficile. Étrangers l'un et l'autre, sans papiers et sans carte d'alimentation, contraints à la clandestinité, ils rencontrent des difficultés à se procurer des produits de première nécessité. Francis Picabia et sa femme Olga, de proches amis, les aident à s'installer à Nice, où les Goetz gagnent leur vie en faisant de l'encadrement pour un ami belge, courtier en tableaux, Boris Wulfert. De temps en temps, le directeur d'une galerie d'art rue Pastorelli, M. Drey, leur achète quelques tableaux. À Nice, ils rencontrent le peintre néerlandais Fred Klein et Nicolas de Staël, qui essaie de vendre les tableaux de sa femme Jeannine Guillou. Goetz retrouve aussi Victor Bauer, qu'il connaît depuis 1934 lorsque, à Paris, ils avaient des ateliers voisins rue Bardinet. C'est par Victor Bauer que Goetz avait appris à connaître les peintures de Kandinsky, Picasso, Braque, Matisse et Rouault. En 1942, Victor Bauer et Irène Ehrlich, sa femme, proposent au couple de les héberger. Mais ils n'acceptent pas, jugeant Bauer trop imprudent. La suite leur donnera raison. Les Bauer sont arrêtés par les Italiens à Pâques 1942, quelques mois avant l'occupation allemande du département. Irène est libérée, mais Victor Bauer est envoyé en Italie, où il passe le reste de la guerre dans une prison de Milan. Les conditions de vie durant cette période sont donc particulièrement pénibles. Ainsi, lorsque Christine attrape la fièvre typhoïde, il n'est pas question de l'hospitaliser pour ne pas risquer d'être identifiés. Un médecin ami accepte de la soigner chez elle.

Le peintre Bonnard, apprenant que Goetz ne dispose pas du matériel nécessaire pour exécuter des lithographies, lui propose de partager le sien. Il lui offre de couper en deux ses crayons auxquels il ajoute du papier report. Pendant les années 1940-1944, Henri Goetz réalise de nombreuses aquarelles, des peintures à l'œuf et quelques-unes à l'huile. Son œuvre se confond avec celle de sa femme, Christine Boomeester. Les dessins de 1943, plume sur papier, témoignent des ombres chères à cette dernière, de ces voiles qui envahissent l'espace bien au-delà des limites du papier, de ces chemins d'un autre monde qui forcent l'obscurité de la surface du tableau pour atteindre une lumière que l'on sent sourdre. Pour éviter le départ en Allemagne, dans le cadre du Service du travail obligatoire (STO), Henri Goetz parvient à trouver un emploi dans l'administration, au service des cartes d'alimentation. Pendant un an et demi, il occupe ce poste, pour être finalement promu contrôleur. Mais il souffre des privations. Résigné à retourner aux États-Unis, Goetz s'adresse au consul américain. Trop tard. Les Allemands ont envahi la zone libre, le consulat américain a fermé ses portes, contraignant les Goetz à rester cachés jusqu'à la Libération⁸⁶.